

Marc Angenot — *Topographie du socialisme français, 1889-1890*. Montréal : Discours social/Social Discourse, 1989, 210 p.

Voici un ouvrage qui promet de renouveler nos connaissances du mouvement ouvrier sous la Troisième République. Marc Angenot appréhende son sujet à travers les discours des divers groupes se réclamant, de près ou de loin, du socialisme. Par un dépouillement exhaustif des écrits — revues, p.-v. de congrès, appels aux grèves — produits par ces mouvements en 1889-1890, Angenot reconstitue le champ discursif du socialisme. Le choix de la coupe chronologique fut, nous assure-t-il, arbitraire. On ne peut, cependant, que constater avec Angenot l'importance de cette période où se décantent les diverses tendances du socialisme, encore vivaces au-delà de 1905. C'est aussi l'époque du boulangisme qui agit comme catalyseur dans la redéfinition des extrêmes, entre droite et gauche. Enfin, peut-on ajouter, c'est le centenaire de la Révolution. Même si Angenot n'y insiste pas trop, la mémoire de la Révolution est avivée par l'événement, et les diverses tendances se définissent par la commémoration sélective de 1798.

Le discours socialiste qui se dégage de l'examen des revues est avant tout un discours de propagande. L'originalité du travail tient précisément au fait qu'Angenot privilégie cet aspect du discours alors que les historiens s'étaient précédemment intéressés aux écrits des groupes socialistes du point de vue de la théorie et de l'idéologie. Visant, comme propagande, à convaincre, à émouvoir et à mobiliser, le discours socialiste de cette époque est, en fait, pauvre en analyse théorique. Situer la théorie, surtout le Marxisme pour les guesdistes, dans la pratique discursive constitue un des points forts de ce travail.

En outre, l'examen des écrits socialistes fait ressortir un mouvement plus fractionné que nous le laissent prévoir les manuels. Il y a un foisonnement de petits groupes, et le personnel qui collabore à l'élaboration du discours passe de revue en revue. Les frontières entre les groupes n'étaient guère étanches. Aussi un autre point fort consiste-t-il à nous introduire dans ce monde de groupuscules contestataires, de nous présenter ces têtes brûlées (Zevaco), ce rédacteur, ancien « pornographe » soupçonné de faire les agents provocateurs (Roques), ce rejeton de notaires de province ruinés qui, à l'instar des bourgeois fréquentant le Moulin Rouge, s'encanaïlle, mais par la plume et dans la rédaction de revues anarchistes (Pouget). Bref, Angenot nous mène dans l'équivalent, pour la fin du XIX^e siècle, de cette bohème littéraire chère à Darnton. Incidemment, il nous fait comprendre la peur que pouvaient susciter les déclassés et la réaction des hommes en place envers ceux qu'ils qualifiaient d'affreux rhéteurs et d'hommes aigres.

Ces qualificatifs, autant que les vraies injustices dont était victime la classe ouvrière, expliquent un des aspects fondamentaux du socialisme de l'époque : c'était un mouvement de ressentiment qui donnait des cibles très concrètes à sa haine. D'où l'attrait de ce que Bebel aurait qualifié de « socialisme de l'imbécile » : l'antisémitisme. Ce thème est omniprésent, et un antisémite notoire comme Auguste Chirac avait pignon sur rue dans la cité de la gauche. Certes, le « juif » en butte à la vindicte de Chirac désignait le capitaliste ou le financier, indépendamment de son appartenance confessionnelle; il désignait un comportement. Mais cette « nuance sémantique » (109), qui aurait tant charmé certains socialistes, atténue peu la portée antisémite du message. D'après Chirac, 99 p. 100 des juifs et 18 p. 100 seulement des catholiques étaient « juifs » (52). Les faits que nous dévoile Angenot lui-même semblent donner raison aux historiens libéraux.

Propagande, le discours socialiste visait aussi à affirmer la position de chaque groupe par rapport aux autres qui se présentaient nombreux comme concurrents sur le « marché discursif » du socialisme. Se réclamant du vrai socialisme, chacun rejetait les autres, surtout les plus proches, les traitant de renégats, et d'autres termes encore plus forts. Par souci d'impartialité et pour éviter toute exclusion, Angenot inclut dans sa « topographie » des groupes aussi divers que les anarchistes, les philanthropes bourgeois préoccupés par la question sociale et les tenants du socialisme catholique. Angenot consacre à chaque groupe ou tendance un chapitre. Les chapitres sont échelonnés en fonction de l'écart entre le discours du groupe et celui des classes dominantes, dont les philanthropes. Par de larges extraits, Angenot examine la propagande des groupes socialistes.

Les extraits présentent un intérêt certain qui dépasse le simple contenu sémantique. Angenot évoque, exemples à l'appui, le ton et les cadences des phrases de la propagande boulangiste qui préfigurent les écrits fascistes des années 1930 (58). La rupture des anarchistes par rapport à la société dominante se fait à la fois par les idées et par le style argotique affecté dans le journal anarchiste, le *Père peinarde*. Toutefois, la méthode utilisée reste conservatrice et l'ouvrage devient, par moments, une simple compilation d'extraits, un catalogue des groupes. Tout un pan de l'analyse du discours, l'étude, à peine esquissée, des métaphores utilisées, par exemple, reste à approfondir. Des études linguistiques, telles que celles faites des discours de Blum et Thorez par L. Courdresses, auraient pu permettre à Angenot d'affiner la pratique discursive propre à chaque groupe. Peut-être de telles études constituent-elles un volet des travaux à venir auxquels ne cesse de se référer Angenot comme si la publication actuelle n'était qu'un rapport des recherches en cours.

Prometteur, cet ouvrage finit par décevoir. Certaines affirmations heurtent, telle l'assimilation d'Adam Smith aux économistes du XIX^e siècle opposés à l'intervention de l'État dans l'économie (25). Affirmer que le ralliement de Millerand à la position socialiste intransigeante de Guesde en 1889 représentait une convergence « d'une grande conséquence » pour l'avenir laisse perplexe (41). Angenot attribue l'inflexibilité des guesdistes à la conviction qu'avait Guesde d'être au centre du paysage socialiste (91). Il faudrait prouver qu'ils étaient seuls à éprouver cette conviction, ce qui revient à attribuer aux contours de monde socialiste imaginés par Angenot une réalité objective. Un des travers de sa démarche consiste justement à attribuer une réalité physique, voire une faculté de volonté, à des abstractions. Mais le grand défaut du livre réside en sa lisibilité douteuse. Passe encore que certains lecteurs risquent d'être obligés à avoir recours au dictionnaire. Au moins, leur vocabulaire sortira-t-il enrichi. Il y a un langage technique qui reste incontournable, bien qu'Angenot s'inspire peu de la méthodologie linguistique. Moins admissible est l'utilisation de mots qui échappent aux dictionnaires français, sinon grecs. « Doxa », utilisé par Barthe, ne figure pas dans le *TLF*. Encore moins, « doxiquement ». On cherche en vain dans le *TFL* et dans le *Grand Robert* « historiosophisme », « hortatif », « idéogème », « sociolectes », « interdiscursif ». Et que faire d'une phrase pareille :

Les dissidences se savent et se veulent en lutte contre l'emprise de l'hégémonie et cette lutte permanente nécessite la mise en place d'une *convivialité* doxique à toute épreuve, d'un enfermement sur leur propre logique, leur propre narrative, exigeant la production d'un discours total, *autosuffisant* et *imper-méable* aux influences du dehors [*sic*] (175).

Remise dans son contexte, elle est à peine plus compréhensible. Ailleurs, on lit : « En 1889-1890 la situation du syndicalisme est divisée en allégeances diverses » (69). Avant de tenter de construire des phrases d'une complexité exagérée, Angenot devrait soigner l'agencement logique des phrases simples.

En fait, *Topographie du socialisme français* est un livre militant, un manifeste d'une analyse de discours inspirée par le « déconstructionnisme ». Ceux que cette tendance ne rebute pas et qui gardent des affinités pour le Bourdieu des années 1960 apprécieront sans doute ce livre. D'autres seront moins enthousiastes.

Pierre Simoni
Université Laurentienne

Denyse Baillargeon — *Ménagères au temps de la Crise*. Montréal : Les Éditions du remue-ménage, 1991, 311 p.

Il n'est pas nécessaire d'élaborer des justifications très sophistiquées pour apprécier la pertinence de cet ouvrage alors que nous subissons deux crises économiques successives dans la même décennie. En cette période de restructuration de l'économie, de chômage intense de la jeunesse, et surtout l'impuissance de nos gouvernants à contrer les effets sociaux nocifs de ces phénomènes, il est bon de se pencher sur le passé pour découvrir comment le courage et l'imagination des Québécoises, notamment des *ménagères*, ont pu permettre aux familles de quartiers ouvriers de Montréal de survivre.

C'est le propos de l'ouvrage de Denyse Baillargeon qui, par l'entremise de témoignages oraux, nous amène au point de rencontre de l'histoire des femmes et de l'histoire de la famille. La première s'était intéressée à la « position subordonnée des femmes sur le marché du travail », mais elle avait aussi établi l'importance de leur contribution à la « reproduction et à l'entretien de la vie dans la sphère domestique ». La deuxième avait étudié les stratégies « mises en œuvre par les familles pour s'adapter au contexte industriel ». Dans cette optique, où les femmes apparaissent comme les « principales artisanes de ces stratégies » et le travail domestique comme une « contribution importante dans l'économie familiale », il devient important d'aborder la question pour une période de pénurie comme celle la Grande Crise des années 1930 pour mieux en saisir l'incidence sur la sphère privée (15).

L'ouvrage se divise en sept chapitres. Dans le premier, l'auteure introduit le problème en brossant un tableau rapide de ce que l'historiographie nous apprend sur les conditions de vie de la classe ouvrière durant la Crise et sur l'évolution du travail domestique en milieu urbain durant la première phase de l'industrialisation. Une petite section de ce chapitre, intitulée « les sources orales », est consacrée à la méthodologie utilisée pour recueillir les témoignages de 30 informatrices. Pour reconstruire le passé intime des familles, il fallait rencontrer ces femmes qui n'ont pas laissé de traces dans la documentation écrite (16). Par l'étude de leur trajectoire, depuis l'enfance dans les années 1920 jusqu'à la maturité pendant la Deuxième Guerre mondiale, on perçoit les conditions de vie de la classe ouvrière.